

UNE FIANCÉE DE NAPOLEON Ier.

Suite et Fin.

Désirée écrivait que la vie lui était insupportable et que jamais elle ne se marierait. Elle pensait, car, lorsqu'on écrit ces choses-là, on les pense; il est vrai qu'on les oublie vite, fort heureusement. L'année suivante, l'inconcevable qui avait suivi à Rome sa sœur Julie et Joseph, ambassadeur près le Saint-Siège, était fiancée au général Dughot. Bonaparte, instruit des sentiments de ce jeune général pour Mlle Clary, l'avait envoyé de Milan à Rome sous prétexte de porter une dépêche à Joseph. Cette lettre contenait ces simples mots: "Je te recommande le général Dughot comme un très brave homme. Il te parlera du mariage qu'il désire contracter avec ta belle-sœur. Je crois cette alliance avantageuse pour elle; c'est un officier distingué." Désirée, après quelques hésitations, avait consenti à ce mariage, lorsque Dughot fut massacré presque sous ses yeux, par les soldats du Pape, dans l'émeute du 29 décembre.

Mlle Clary revint avec Joseph et Julie à Paris, dans l'hiver 98. Junot, alors aide de camp de Bonaparte, chercha à l'épouser. "Il s'y prit gâchement, raconte-t-elle. Par timidité, il chargea Marmont de me présenter sa demande. Ah! si Marmont m'avait parlé en son propre nom... Qui sait! J'aurais peut-être dit oui... Il était si bel homme!"

Cette même année, au printemps, survint un nouveau prétendant. Bernadotte. Ancien divisionnaire à l'armée du Rhin et à l'armée d'Italie, ancien ambassadeur à Vienne, c'était déjà un personnage. Pendant la campagne de 1797, il avait fait de l'opposition à Bonaparte, mais cela n'était pas pour plaire à Désirée. Son amour avait été au dépit; elle ne souffrait plus guère que dans sa vanité. Elle fut heureuse de montrer qu'elle n'était pas si délaissée, puisqu'elle épousait un homme capable de blanchir la fortune de son oncle fiancé. "Le général Bernadotte, dit-elle plus tard, était dans une grande position et jouissait à juste titre de l'estime de tous les partis. Je le connaissais à peine, mais c'était autre chose que ceux que j'avais refusés. J'ai consenti à l'épouser parce qu'on m'a dit qu'il était un homme à tenir tête à Napoléon."

Pour Bonaparte, il écrit du Caire à Joseph: "Je souhaite bonheur à Désirée si elle épouse Bernadotte. Elle le mérite." Et, à son retour d'Egypte, il sert de parrain au fils de Mme Bernadotte, qui reçoit de lui le nom d'Oscar, comme un héros d'Osian. La veille du 18 Brumaire, Bernadotte refuse son concours à son quasi beau-frère. Le lendemain, il n'en est pas moins nommé conseiller d'Etat et général en chef de l'armée de l'Ouest. C'est à cause de Désirée. Elle devient le bon génie de Bernadotte. C'est à elle, à l'affection profonde que Napoléon a gardée pour la petite Marcelline, qu'il doit son étonnante fortune. Napoléon a dit justement: "Si Bernadotte a été maréchal de France, prince de Ponte-Corvo et Roi, c'est son mariage qui en est la cause. S'il s'écartait pendant l'Empire lui ont toujours été pardonnés à cause de ce mariage."

En 1802, Bernadotte prépare le soulèvement des 30,000 hommes de l'armée de l'Ouest et du corps expéditionnaire de Saint-Domingue. Il a soin, à la vérité,

de se créer un alibi en venant à Paris le jour où doit éclater la conspiration; mais sa culpabilité n'en est pas moins évidente. Désirée intercède auprès du Premier Consul. Bernadotte en est quitte pour une courte disgrâce. En 1804, il conspire avec Moreau. Tandis que celui-ci est conduit au Temple, Bernadotte est simplement appelé aux Tuileries et sévèrement grondé. Un an après, Napoléon le fait maréchal d'Empire, grand aigle, président du collège électoral de Valenciennes, lui donne un hôtel rue d'Anjou et 200,000 francs pour frais d'installation et lui assigne une dotation annuelle de 300,000 francs; bientôt il le crée prince souverain de Ponte-Corvo. Tout cela est pour Désirée. Qu'on ne dise pas que c'est par besoin de l'opinion de Bernadotte ou par crainte de son esprit d'intrigue et de son influence sur l'armée. Dix fois Napoléon aurait pu sans péril briser ce turbulent et astucieux Gascon, comme il fit de Moreau, de Piechgru, de Lecourbe, de Brune.

Et comment Bernadotte reconstruit cette indulgence constante et ses bienfaits sans nombre! En manifestant sans cesse ses sentiments hostiles, en critiquant publiquement les opérations militaires de Napoléon, en complotant avec Talleyrand et Fouché, en refusant de seconder Davout à Auerstadt, en rejoignant l'Empereur deux jours après la bataille d'Eylau, en cédant mollement son corps d'armée pendant la campagne de 1809, en s'attribuant, après l'expédition de Walcheren, des succès dus uniquement à ses généraux et à l'amiral Mississey. Mais toujours Napoléon lui pardonne!

Le 21 août 1810, Bernadotte fut élu prince royal de Suède. Contradiction bien féminine, Désirée, qui ne s'était mariée que par ambition, ne voulait point, pendant longtemps, être associée effectivement à ces suprêmes grandeurs. "Je ne m'étais jamais occupée des pays étrangers, dit-elle plus tard au baron Hosi-child. J'aurais même été fort embarrassée d'indiquer au juste où était situé le pays dont j'entendais sans cesse répéter le nom autour de moi! Je pensais que la Suède était comme Ponte-Corvo, un endroit dont nous allions seulement prendre le titre." Quand elle apprit qu'elle devait aller en Suède, elle tomba dans un profond désespoir. S'exprimant, quitter sa famille, ses amis, son hôtel de la rue d'Anjou, rompre avec ses chères habitudes parisiennes, elle n'y pouvait songer sans pleurer. Ses femmes de chambre, ses gens de service se désolait avec elle. On s'imaginait partir pour la Sibérie. Il fallut que l'Empereur, lui-même, intervint pour la décider à suivre son mari dans "ce pays perdu", comme elle disait.

Elle s'y fit un court séjour. Dès 1811, elle revint en France, pour raison de santé, prétextant, et se réinstalla rue d'Anjou, sous le nom de princesse de Gothland. Elle y était encore en 1813, malgré Leipzig, en 1814, malgré l'invasion. Elle y resta pendant la première restauration, pendant les Cent jours et pendant une partie de la seconde restauration, bien que, dès février 1818, à la mort de Charles XIII, elle fût devenue reine de Suède. Ce fut seulement en 1822 que, sur l'invitation formelle du Roi, son époux, elle se résigna à retourner à Stockholm pour le mariage de son fils, plus tard Oscar Ier. Elle fut couronnée solennellement dans l'église de Saint-Nicolas et mourut très vieille, en plein second Empire, après l'avènement de son petit-

fiis Charles XV. Désirée Clary était vouée aux grandeurs humaines, qui du moins lui furent légères. Quoiqu'elle fût, quel que fût son choix, elle n'y pouvait échapper. Récapitulons. Elle est fiancée à Joseph, puis à Napoléon, puis à Dughot; elle refuse Junot et ne demanderait qu'à prendre Marmont; elle épouse enfin Bernadotte. Avec Joseph, elle est princesse impériale, reine de Naples et reine d'Espagne; avec Napoléon, impératrice des Français, avec Dughot, vraisemblablement maréchale et Duchesse; avec Junot, duchesse d'Albrant; avec Marmont, maréchale et duchesse de Raguse. Bernadotte, l'ancien sergent au régiment de Royal-Marine, mit la couronne de Suède sur la tête de cette petite bourgeoise marseillaise.

Voilà l'Abécille de dimanche dernier.

L'art de la Réclame.

L'art de la réclame ne mérite pas, tant s'en faut, d'être dédaigné: il est cultivé par des spécialistes d'une rare ingéniosité et il y a plus d'esprit inventif dans les boniments d'un marchand de pneumatiques que dans la plupart des romans "écusés" d'aujourd'hui. Et quelle mine de documents pris sur le vif que cette succession de petites notes lapidaires, où la concision de la forme s'allie à l'intérêt du fond! La langue des annonceurs est comme la langue turque du "Bourgeois gentilhomme": elle dit beaucoup de choses en peu de mots, et c'est là un mérite qui ne court pas précisément des réclames.

Ajoutez que la lecture des réclames suggère au moins curieux d'entre nous des réflexions philosophiques et morales à bon marché. Ne restez-vous pas rêveur devant les promesses des somnambules "diplômés" ou devant les offres alléchantes du Monsieur qui enseigne "pour rien" le moyen de guérir toutes les maladies? C'est un philanthrope, diriez-vous, qui agit par amour de l'humanité, comme don Juan faisant l'aumône. Soit, mais l'aimable peintre qui vous offre, également pour rien, d'exécuter, d'après une photographie, votre portrait à l'huile ou au crayon, pensez-vous qu'il soit poussé par l'amour de l'art? Est-ce pour se faire connaître qu'il tient à illustrer vos traits, souvent peu illustres? Si vous nourrissez cette flatteuse illusion, vous n'avez qu'à tenter l'aventure. Adressez votre photographie à la maison indiquée et attendez le résultat. Un journaliste, homme d'esprit, a voulu en avoir le cœur net, et il a raconté ce qui en advint.

Ce qui advint, d'abord, au bout de quelques jours, c'est une circulaire insinuante dont voici le texte dans toute sa candeur: "Nous avons confié votre photographie aux mains d'un de nos meilleurs artistes, qui l'achèvera prochainement... Toutefois, nous ne voulons point vous laisser ignorer que ces portraits finement exécutés au crayon-fusin et appliqués ensuite sur toile sont très délicats et demandent des manipulations spéciales. Il est, en outre, indispensable d'encadrer les portraits, car ils ne peuvent être ni exposés ni intercalés sans dommage." Suit l'indication des divers types de cadres dont le prix varie de 25 à 45 fr. Proposition du client, qui trouve que la cherté du cadre nuit à la gratuité du portrait. Après marchandage, le cadre s'humanise et descend à une douzaine de francs. A supposer qu'il vaille quarante sous, l'art du portrait ainsi compris nourrit encore son homme. C'est ce qu'on appelle l'art de se faire 3,000 fr. de rente, non pas en étant, mais en "posant" de la pins.

Les placiers en vins sont encore plus variés dans leurs procédés. Il s'agit, bien entendu, des pauvres diables qui, sans avoir jamais avoir

possédé de "caves" ni de "châteaux" ailleurs qu'en Espagne, inondent tout le pays de leurs offres de service. Ils mettent à la chasse au client toutes les ressources d'un esprit aiguillé par la nécessité et trempé dans les eaux de la Garonne. N'avez-vous jamais reçu, par exemple, la lettre suivante dont la saveur n'a pas besoin d'être rehaussée par d'impuissants commentaires?

Service des Tombolas
Série H, No 313
B..., le 22 janvier 1894.

M...
Tous les trois mois, nous tirons une tombola de 100 lots (valant chacun 50 francs). Les 25,000 billets sont répartis ainsi: 10 à chacun de nos clients de l'année. 1 à chacune des personnes à qui nous avons fait des offres. Au dernier tirage, un numéro affecté à votre nom a gagné douze bouteilles, vin rouge P... 1881. Pour recevoir ce lot franco, il suffit de nous faire tenir en un mandat la somme de 18 francs destinée à couvrir les frais de caisse, emballage, port et régie. Les lots doivent être retirés dans les cinq jours. C'est toujours le coup du photographier. Le vin est gratuit, mais l'emballage est compté double. Seulement, ici, l'art des préparations est plus raffiné.

Dans cette pêche au client, l'essentiel est de renouveler souvent l'amorce. Le gogo est toujours prêt à mordre, mais pas au même hameçon. Les meilleurs trucs se démontent et se vulgarisent très vite. L'usage de la rapidité déprave. Ugeé maintenant, l'histoire du fût laissé pour compte, en souffrance dans une gare de votre région, et qu'on y aura cédés à perte, pour éviter les ennuis et les frais d'un retour à l'envoyeur. Mais voici deux inventions plus récentes qui seront peut-être expérimentées sur vous, un de ces jours. La première constitue un vrai roman par lettres. Lettre initiale et préparatoire: "Je prends la liberté de vous écrire parce qu'un ouvrier originaire de votre pays, qui a travaillé chez moi pendant les dernières vendanges, m'a souvent dit la difficulté qu'on avait à se procurer de bon vin, même en le payant très cher. Il s'est souvenu de quelques adresses de personnes aisées et particulièrement de la vôtre, et je vous offre... etc. Si vous faites le mort, si vous ne vous hâtez pas de répondre, de l'occasion, vous n'avez qu'à arriver deux mois plus tard, une lettre d'un caractère plus intime et plus confidentiel que je me reprocherai de ne pas vous mettre d'avance sous les yeux: il est arrivé bien des changements chez nous. Mon excellent beau-père avec qui nous vivions en parfait accord vient de mourir, et, comme un malheur ne marche jamais seul, je suis menacé d'un procès avec mon beau-frère qui paraît vouloir me créer des difficultés pour la succession. Nous devons faire l'inventaire, la semaine prochaine, et je voudrais ne pas y comprendre deux barriques de vins vieux de 1892 qui sont ma propriété personnelle. Mon beau-père, qui était réputé fin dégustateur, les avait mises d'écarter pour nous. Ce vin vaut 180 fr. la barrique, je vous le céderai à 135 fr..."

Il faut croire que le coquin de beau-frère a fait des siennes: car, quinze jours après, l'inventaire n'est pas encore clos, et le précieux vin, la dernière pensée du beau-père, est offert de nouveau avec une baisse de dix francs. Voilà un genre bien malheureux: il doit broyer en outre plus de noir qu'il n'y en a autour de son papier à lettres. Voici enfin le tru dernier cri, le plus simple de tous, et ce qu'il évite les correspondances et les paroles inutiles. Vous recevez de but en blanc d'un quidam, dont vous n'avez jamais entendu parler, une lettre d'affaires comme celle-ci: "Nous ce pli, facture à la feu l-jette saint-georges vieux, 91, dont

ma lettre, 29 juillet, vous annonçait l'envoi, et que je vous remercie vivement de vouloir bien accepter." "Vous en aurez, je puis vous l'affirmer, la plus grande satisfaction: j'ai signé moi-même votre expédition d'une manière toute particulière. Incluez également, en un mandat-poste, la remise de 10 fr. que je vous accorde personnellement, à titre de remerciements." Voilà un négociant qui ne laisse pas traîner les choses et qui n'aime pas à perdre son temps. On est expéditif dans le Midi. A quoi bon attendre une commande qui, peut-être, ne viendra pas? A quoi bon, même, faire l'article? Le mieux est de s'approprier le client de haute lutte, de garnir sa cave malgré lui, de veiller à son bonheur, sans l'ennuyer de réclames? De quoi pourrait-il se plaindre? Il est l'objet de toutes les faveurs, on lui bonifie en espèces une remise de 10 fr.; il se résignera bien par inertie, par intimidation, par respect humain, à subir le saint-georges vieux qu'il n'a pas pensé à demander, mais dont il a évidemment besoin.

Attirer le client par persuasion, c'est le commerce vieux jeu; le prendre d'office, c'est le commerce fin de siècle.

Attirer le client par persuasion, c'est le commerce vieux jeu; le prendre d'office, c'est le commerce fin de siècle.

Attirer le client par persuasion, c'est le commerce vieux jeu; le prendre d'office, c'est le commerce fin de siècle.

UN MARIN RUSSE

Sainte-Hélène.

Suite et fin.

L'antichambre où l'interprète m'introduisit était sombre et malpropre, remplie d'une insupportable odeur d'huile de coco. "J'ai fait prévenir le prince, me dit l'interprète, nous pouvons entrer chez lui par cette porte. J'entrai dans une chambre basse très exigüe, meublée d'une table ronde, de deux fauteuils de bois courbé et de quelques chaises viennoises. Dans un coin, appuyés sur un mur, se trouvaient une lance, un arc, les carquois contenant plusieurs flèches et sortant d'une peau de léopard. Plusieurs nègres dont un terriblement gros, étaient assis sur un banc près de la porte, vêtus de blouses bleues et devant la fenêtre se dressait le profil fier d'un Cafre encore jeune, debout et habillé avec recherche d'un complet d'été. Tout son être accusait la conscience de sa supériorité et de sa puissance, ce quelque chose de fier et de majestueux qui est le propre de ceux qui ont l'habitude du commandement. Son visage était d'un noir presque absolu, les cheveux touffus et crépus, les lèvres charnues, avec des dents d'une blancheur éclatante, le nez épâté, les yeux noirs et brillants, le port très noble; mais je renonce à décrire sa physiologie car, dans ces races, les visages se ressemblent tellement qu'il faut un œil très exercé pour en distinguer les nuances.

Le prince Dini s'approcha de moi et me tendit la main avec un sourire affable. Il me pria de m'asseoir et m'offrit des bananes et du vermouth. Le prince s'efforçait d'être aimable, mais il était visiblement gêné par sa faible connaissance de la langue anglaise. Il réussit pourtant à prononcer quelques phrases avec un accent guttural sourd. "Roucha big country?" La Russie est un grand pays? demanda-t-il. "Très grand, répondis-je en anglais. Et me souvenant que j'avais dans ma poche un petit album des vues de Saint-Petersbourg, que j'avais pris pour le donner à Larbarre, je le montrai au prince. Dini l'examina avec une grande attention et brana la tête en réponse aux explications que lui donnait l'interprète; de temps en temps, il sifflait pour manifester son étonnement; il faisait alors signe aux

noirs qui se trouvaient à portée, et aussitôt ceux-ci, s'approchant, regardaient les vues en sifflant et chœur avec leur maître. Lorsque le "roi sanguinaire" eut fini de feuilleter l'album, il me le remit, et je demandai l'autorisation au gardien d'en faire hommage au prince. Le prisonnier reçut le cadeau avec un plaisir évident et la même satisfaction était empreinte sur le visage de tous les gens de sa suite à l'exception d'un seul de ses ministres qui pendant ma visite avait gardé un air hostile et mécontent et l'expression d'un orgueil méprisant. Entre Dini et deux de ses conseillers s'engagea aussitôt une conversation animée et l'on apporta un portrait du prince vêtu à l'euro-péenne un chapeau haut de forme gris sur la tête et son chat favori à ses pieds. Le prince donna encore un ordre en sa langue à son valet.

En effet le prisonnier muni d'une plume, lentement et péniblement moula des lettres, et quand cette opération fut terminée il me tendit la photographie sur laquelle d'une grosse main d'enfant était écrit "Dini Zoulou". En même temps le prince prononça une longue tirade dans un langage si composite que je ne pus saisir que les mots "Roucha et Dini". "Le prince vous prie, expliqua alors l'interprète, quand vous serez de retour en Russie, de montrer à tout le monde son portrait, en disant que Dini Zoulou, bien que captif, est un roi riche et puissant, qu'il n'a pas perdu l'espoir de retourner dans son pays, et alors la "Roucha" peut compter sur son amitié.

En quittant Sa Majesté noire, je ne pus m'empêcher de songer au rôle fatal que la destinée a attribué à cette île, où le grand Napoléon a pour successeur un petit prince Zoulou. Et qui sait? Peut-être le malheureux Dini est tombé victime d'un Talleyrand local, d'un aventurier quelconque qu'il a élevé, choyé, et à qui il a donné toute sa confiance! Prévoyant le triomphe final de l'ennemi de Dini, le roi Zibebon, le Talleyrand noir, tissa sa toile perfide autour de son souverain et le livra à l'étranger blanc pour trente talents ou pour un tonneau de rhum. Et le pauvre Dini ne fut pas sauvé, même par les amulettes d'ivoire d'hippopotame et les colliers sacrés de famille que ses ancêtres ont formés des dents de leurs ennemis. Qui peut savoir de quels rêves ce prisonnier noir berce sa captivité? N'a-t-il pas dit: "Dini Zoulou, bien que captif, est un roi riche et puissant." Et ses pensées s'envolent-elles bas aux confins de l'océan bleu, au pays où de grands fleuves coulent à travers les forêts de palmiers impénétrables, enchevêtrées de lianes. Il est de retour dans son pays; encore quelques journées de marche, et les kraals de son peuple apparaissent à l'horizon, aux rais du soleil matinal qui le guide dans sa route; des foules démoniaques, battant du tam tam, dansent autour de lui, parées de leurs bijoux de léopard. "Aux armes!" crie Dini, et il marche à la tête de sa puissante armée noire, prête à mourir pour lui. "Oui, que le traître Zibebon tremble! On ouvrira sa poitrine d'un coup de poignard, et Dini boira de son cœur treussillant et fumant tout le sang, jusqu'à la dernière goutte. Tels sont, peut-être, les rêves dont se repaît Dini sur l'île maudite pendant les longues nuits. Le matin, il revêt de nouveau son complet de flanelle, se coiffe du chapeau gris haut de forme, et tout en caressant son chat favori, il écoute les leçons de son interprète qui lui apprend la grammaire anglaise. La "Zorria" a fini son séjour à Sainte-Hélène, le dernier canot a quitté la rive, le chef de quart se promène sur la passerelle, consultant à tout instant sa montre.

Des groupes de matelots ne détachent pas les yeux de lui dans l'attente de son commandement, les matelots d'équipage tiennent le sifflet entre leurs lèvres, le signal-chik annonce à l'officier que la pendule du bateau indique neuf heures. Bientôt le clipper a déployé toutes ses ailes, l'ancre est levée et le souffle du vent emporte la "Zorria", fendant l'eau de son vaste poitrail. Et l'île de Sainte-Hélène, "l'Isola Maladetta", fond dans le lointain. Je ne quitte pas des yeux ces contours de plus en plus indécis, la tête encore remplie des grandes visions que Labarre a évoquées et qu'égayent les excentricités du "globe-trotter" canadien; je songe à la tragique destinée du prince Dini, et je me demande avec un regret si je reverrai jamais le profil sombre de l'île fatale.

Voilà l'Abécille de dimanche dernier.

PR SE DE VOILE.

Quand tu franchis le seuil de la fatale enceinte Ton cœur n'a point faibli, ton pas n'a point tremblé; De tes beaux yeux baissés pas un pli n'a rompu Le long des voiles blancs dont ta tête était couronnée.

Pais, tu t'agenouilles; et l'on est dit la Sainte Qui, jadis, à Jésus chez Simon était. Offrit dans un coffret d'albâtre ciselé. Le cinna, l'encens, la myrrhe et la jacinthe.

Mais toi qui dis au monde un éternel adieu, Songes-tu quel trésor tu donnes à ton Dieu? Ce n'est pas un parfum de myrrhe ou de cinna.

Mis la froide blancheur d'un marbre inanimé, -Ce que tu mets aux pieds du Maître bien-aimé. C'est ton corps, cet albâtre, et ce parfum, ton âme!

LES "COLONELLES".

On a pu remarquer dans les comptes rendus des revues passées par l'Empereur allemand, à l'occasion du voyage du roi Humbert, que la princesse de Hesse, "colonelle", avait défilé, en uniforme, en tête de son régiment. D'autre part, la reine d'Italie a été nommée, par Guillaume II, "colonelle".

Ce n'est pas la première fois que des femmes sont "colonelles"; il y a, en France même, des exemples de ce cas.

On peut lire, dans l'Essai sur les femmes, de l'académicien Thomas, qu'il y eut, pendant la Fronde, un régiment créé sous le nom de "Mademoiselle" et que Monsieur écrivait à des femmes qui avaient suivi sa fille à Orléans: "A mesdames les comtesses, maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Marzarin."

Bâtisses en bois "ignifugées".

L'Administration de l'Exposition de 1900 a fait des expériences au sujet des procédés employés pour "ignifuger" les bâtiments en bois de l'Exposition. Ces expériences, appliquées à un bâtiment en bois ignifugé ont donné des résultats tout à fait concluants: les quatre murs en planches et la toiture ont été carbonisés sans donner lieu à aucun dégagement de flammes; de sorte, qu'en cas d'accident le feu n'aurait pu être enrayé avant de causer des ravages sensibles. Les bâtiments en charpente situés au coin de l'avenue Rapp et du quai d'Orsay, ou seront installés, dès le commencement de l'année prochaine, les bureaux de l'Exposition recevront les premiers ce traitement ignifuge.

L'Agne-Cure d'Ayer guérit infalliblement tous les cas de malaria. En vente chez tous les droguistes. Prix, un dollar.

dre. Et cela, devant des êtres qu'elle ne reconnaissait pas si elle les rencontrait jamais, mais qui eux savaient son nom, voyaient sa pâleur et pourraient toujours dire en parlant d'elle: "Madame de Creil... cette jeune femme si malheureuse en ménage!"

XXVIII

Si malheureuse! mais elle ne l'était pas encore, elle ne voulait pas l'être. Il n'existait entre Lucien et miss Pole qu'un flirtage que les Américaines se permettent rarement avec des hommes mariés, et dont les conséquences ne pouvaient être bien graves. Après tout, elle lutterait contre l'affolement qui s'emparait des sens de Lucien. Miss Pole était jolie, mais Madeleine était davantage. Elle n'était pas sans dotte. Madeleine possédait un esprit plus cultivé et plus réel. En dépit du déclinement qui se faisait en son âme, elle résolut d'être coquette; puisque c'était la seule supériorité qu'elle reconût à l'Américaine. Puis Lucien ne pouvait songer sérieusement à faire sa maîtresse d'une jeune fille.

Dans ce premier moment de détresse, elle ne se disait pas que l'indifférence de l'âme est bien pire que celles des sens, elle ne voulait pas comprendre que le plus grand danger venait précisément de cet impossible qui ex-

aspérait la passion de Lucien, en ajoutant au charme de miss Pole cette auréole d'innocence et de pureté, plus puissante sur des organisations comme celle de M. de Creil que les coquetteries les plus raffinées. Elle ne se dit pas que si elle souffrait, c'est que son amour pour Lucien s'était ramené plus vivace, plus ardent. Elle voulait lui infliger les mêmes tortures sans songer que, l'esprit complètement occupé d'une autre, il ne remarquerait peut-être même pas ses manœuvres.

Les larmes refoulées donnaient à son regard un brillant humide, qui faisait étinceler la prunelle. En passant devant une glace, sa pâleur l'effraya. Sans hésiter, elle rejoignit la comtesse Yermoff, qui portait toujours sur elle un véritable arsenal de produits chimiques et lui demanda un peu de rouge. Très obligeamment, celle-ci lui confia son armoire, et Madeleine passa sur ses joues la houppette teintée de rose; sur ses lèvres le bâton de carmin. Puis elle accentua son sourire et s'efforça d'imiter le ton et les manières de celle qu'elle commençait à haïr. Comme elle, en valsant, elle se penchait sur le bras de son cavalier, pour faire admirer la souplesse de sa taille, et M. Terrières ayant osé la presser sur sa poitrine plus que de raison, elle ne s'effaroucha pas. Que n'eût-elle tenté pour in-

quêter Lucien. Il ne la voyait pas, et cette comédie qu'elle se jouait à elle seule, l'éclaircirait et la fatiguerait. Pour s'y dérober quelques instants, elle échappa à son entourage et descendit les quelques marches qui, du casino, conduisaient vers la mer. L'atmosphère pesante décollait une tempête prochaine; de gros nuages couraient dans le ciel, emportés dans des tourbillons rapides dont la violence n'avait pas encore éclaté. Au contraire, une accalmie se faisait. La mer grondait sourdement au large; les barques de pêche se hâtaient, glissant silencieusement vers le port, les insectes fuyaient, apeurés, les chanvres-souris rasaient la terre, décrivant de larges cercles en poussant des cris lugubres. Madeleine était seule, bien seule; les sons affaiblis de l'orchestre mouraient à ses oreilles, et le rythme sautillant de la musique de danse, contrastant péniblement avec ses pensées, lui semblait une ironie cruelle du destin. Tout à coup, le sable cria sous des pas lents et légers; deux voix assoupies s'élevèrent dans ce grand silence. Madeleine retint son souffle: elle venait de reconnaître miss Pole et Lucien. Ils ne la virent pas et s'assimilèrent à l'abri d'un roc, tout près d'elle. Lucien suppliait: "Je vous en conjure, ne m'en

veillez pas. Si vous saviez ce que j'ai souffert à la pensée que cet homme achèterait le droit de poser ses lèvres à la place que vos vôtres avaient touchée!" "Qu'est-ce que cela pouvait vous faire?" "Vous ne réfléchissez pas: c'était presque plus qu'un baiser!" "De quel droit contrôlez-vous mes actes? Si cela me plaisait, à moi!" Lucien eut un cri de rage; Madeleine comprit qu'il saisissait le bras de la jeune fille: "Ne dites pas cela, vous me feriez devenir fou!" "Vous me faites mal!" "Pardonnez!" "Quel Othello! Cela vous prend souvent avec votre femme!" Elle égreña un rire froid, cruel. "Ma femme!... ah! ma femme! Tenez, je ne sais ce qui me retient de me briser la tête; ce serait fini au moins."

"Attendez que je sois partie, j'ai horreur du sang." "Ah!... vous n'avez pas de cœur!" "Moi! parce que je raille vos idées noires, vos velléités de suicide. Et cela, parce que j'ai refusé de danser un cotillon avec vous!" "Il existe bien d'autres causes." "Lesquelles?" "Vous les connaissez." "Non." "Sa voix avait pris cette inton-

nation de candeur innocente que j'ai souffert si bien lui donner et qui affolait Lucien: "Non, dites-vous, reprit-il ardemment, eh bien, sachez-le donc, je suis marié et je vous aime à en mourir. Madeleine enfouça dans sa bouche le mouchoir qu'elle tenait à la main afin d'étouffer un cri. Un silence de quelques seconds, qui lui parurent durer un siècle, suivit. Lucien reprit, et dans sa voix sourde, elle devinait des sanglots. "Oui, je vous aime, comprenez-vous, je vous aime. Je n'aurais jamais dû vous l'avouer et pourtant, je suis heureux de le répéter, je vous aime." "Taisez-vous." "Non, puisque je n'ai pas eu la force d'étouffer cet aveu, je veux que vous sachiez tout ce que j'éprouve. Oh! ne craignez rien, je ne vous demande qu'un peu de pitié. Lorsque vous m'avez appareillé, radieuse de jeunesse, d'entrain, de simplicité, de grâce, un nouvel horizon s'est levé à mes yeux; j'ai ressenti une plénitude de joie que je ne soupçonnais pas. Tout semblait s'irradier à votre présence... J'aurais dû vous fuir... Je ne suis même pas inquiet. Ce que j'éprouvais ressemblait si peu à ce que j'avais ressenti jusqu'alors, et j'étais tellement persuadé d'avoir aimé... d'aimer toujours."

"Votre femme?" Elle fit cette question avec un singulier mélange d'après curiosité et d'ironie. "Elle baissa la tête en répondant. "Ma femme... oui - et, s'animant soudain - maintenant, je ne sais plus; vous seule occupez mes pensées, mes rêves... Voilà pourquoi je voudrais mourir." "Il vaut mieux partir avec elle." "Partir, partir... Est-ce bien vous qui parlez ainsi?" "Sans doute." "Vous avez raison... pourtant, Anna, chère Anna, laissez-moi vous voir, vous adorer... jamais, je le jure, je ne vous parlerai plus ainsi." "Non... Il faut vous éloigner." "Justqu'alors le ton de miss Anna avait été froid, persiflant, il s'amollit tout à coup. Lucien reprit: "Vous êtes bonne, vous me savez sincère, loyal... Que craignez-vous?" "Elle baissa la voix davantage: "De vous aimer, fit-elle. Lucien saisit ses mains dans un transport de joie. Elle se dégagea. "Tout à l'heure, vous m'avez dit que je n'avais pas de cœur... je ne sais, peut-être avez-vous raison; car j'avais plaisir à vous voir souffrir; mais, je suis franche. Vos paroles m'ont troublée profondément. Déjà, l'autre soir, dans la voiture, lorsque vous avez pris ce baiser, j'avais res-

sentit une étrange sensation de douceur... " "Mon Dieu!" "J'avais bien compris que vous m'aimiez, et moi-même..." "C'est trop de joie... Anna! ma bien aimée Anna." "Il voulait l'attirer, en un geste que Madeleine connaissait bien; miss Pole ne le permit pas. "Ne me faites pas repentir de ma sincérité; une explication loyale était nécessaire entre nous... Si vous êtes étiez vous mais vous n'êtes rien et vous comprenez aussi gravement que vous l'avez fait cette après-midi." "Je suis un malheureux, pardonnez-moi." "Que voulez-vous que suppose la personne la mieux intentionnée? La jalouse d'un frère, d'un fiancé, même d'un prétendant, s'explique... mais vous n'êtes pas mon parent, et..." "N'achevez pas... de grâce... je dois vous être odieux." "Cela serait préférable peut-être." "Anna!"

A continuer.

Des groupes de matelots ne détachent pas les yeux de lui dans l'attente de son commandement, les matelots d'équipage tiennent le sifflet entre leurs lèvres, le signal-chik annonce à l'officier que la pendule du bateau indique neuf heures. Bientôt le clipper a déployé toutes ses ailes, l'ancre est levée et le souffle du vent emporte la "Zorria", fendant l'eau de son vaste poitrail. Et l'île de Sainte-Hélène, "l'Isola Maladetta", fond dans le lointain. Je ne quitte pas des yeux ces contours de plus en plus indécis, la tête encore remplie des grandes visions que Labarre a évoquées et qu'égayent les excentricités du "globe-trotter" canadien; je songe à la tragique destinée du prince Dini, et je me demande avec un regret si je reverrai jamais le profil sombre de l'île fatale.

PR SE DE VOILE.

Quand tu franchis le seuil de la fatale enceinte Ton cœur n'a point faibli, ton pas n'a point tremblé; De tes beaux yeux baissés pas un pli n'a rompu Le long des voiles blancs dont ta tête était couronnée.

Pais, tu t'agenouilles; et l'on est dit la Sainte Qui, jadis, à Jésus chez Simon était. Offrit dans un coffret d'albâtre ciselé. Le cinna, l'encens, la myrrhe et la jacinthe.

Mais toi qui dis au monde un éternel adieu, Songes-tu quel trésor tu donnes à ton Dieu? Ce n'est pas un parfum de myrrhe ou de cinna.

Mis la froide blancheur d'un marbre inanimé, -Ce que tu mets aux pieds du Maître bien-aimé. C'est ton corps, cet albâtre, et ce parfum, ton âme!

LES "COLONELLES".

On a pu remarquer dans les comptes rendus des revues passées par l'Empereur allemand, à l'occasion du voyage du roi Humbert, que la princesse de Hesse, "colonelle", avait défilé, en uniforme, en tête de son régiment. D'autre part, la reine d'Italie a été nommée, par Guillaume II, "colonelle".

Ce n'est pas la première fois que des femmes sont "colonelles"; il y a, en France même, des exemples de ce cas.

On peut lire, dans l'Essai sur les femmes, de l'académicien Thomas, qu'il y eut, pendant la Fronde, un régiment créé sous le nom de "Mademoiselle" et que Monsieur écrivait à des femmes qui avaient suivi sa fille à Orléans: "A mesdames les comtesses, maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Marzarin."

Bâtisses en bois "ignifugées".

L'Administration de l'Exposition de 1900 a fait des expériences au sujet des procédés employés pour "ignifuger" les bâtiments en bois de l'Exposition. Ces expériences, appliquées à un bâtiment en bois ignifugé ont donné des résultats tout à fait concluants: les quatre murs en planches et la toiture ont été carbonisés sans donner lieu à aucun dégagement de flammes; de sorte, qu'en cas d'accident le feu n'aurait pu être enrayé avant de causer des ravages sensibles. Les bâtiments en charpente situés au coin de l'avenue Rapp et du quai d'Orsay, ou seront installés, dès le commencement de l'année prochaine, les bureaux de l'Exposition recevront les premiers ce traitement ignifuge.

L'Agne-Cure d'Ayer guérit infalliblement tous les cas de malaria. En vente chez tous les droguistes. Prix, un dollar.

Wm. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TREATING with PERFECT SUCCESS the SOOTHS the CHILD'S SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Wm. Winslow's Soothing Syrup," and take the other kind. There's no other like it.